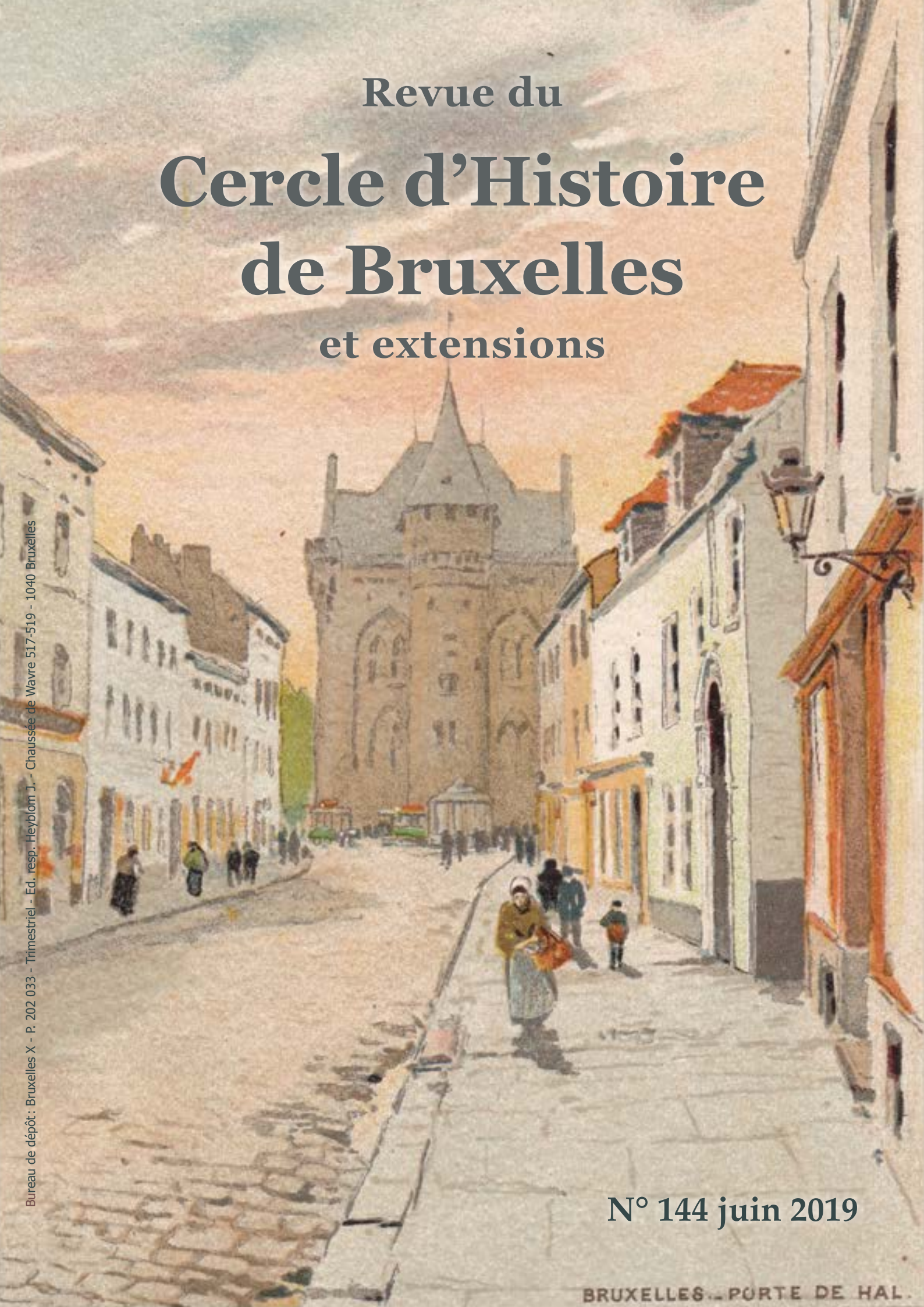
Revue du
Cercle d'Histoire de Bruxelles
et extensions



N° 144 juin 2019

Bureau de dépôt: Bruxelles X - P. 202 033 - Trimestriel - Ed. resp. Heyblom J. - Chaussée de Wavre 517-519 - 1040 Bruxelles

SOMMAIRE

Les articles sont publiés sous la seule responsabilité de leurs auteurs. Toute reproduction, même partielle, d'un texte de cette publication est soumise à l'autorisation écrite du Cercle d'Histoire de Bruxelles. Les articles non publiés restent la propriété du Cercle.
Nous nous efforçons de respecter les dispositions légales en matière de droits d'auteur. Toutefois, l'origine de certains documents ne peut pas toujours être déterminée avec exactitude. Toute personne pensant avoir des droits à faire valoir est priée de s'adresser à l'éditeur responsable.

Editorial de Jean Heyblom page 3
La casserole par Jean-Pierre Vanden Branden page 4
Le naufrage du « Comte de Smet de Naeyer », premier navire-école belge (2) par Jean Heyblom page 11
Le cénotaphe de Bruegel à Notre-Dame de la Chapelle par Jacques Lorthiois page 15
Poursuite des fouilles archéologiques sur le site du Parking 58 par Marc Meganck & Sylvianne Modrie page 20
Chroniques d'un mijoleur du bas du haut de la ville. (11) Chocheté mijoleuse par Joske Maelbeek page 24
Nos actualités (infos du Cercle) page 25

En couverture : carte postale n°12/48 de la série La Belgique pittoresque édition artistique signée F. Ranot (Coenraets) et imprimée par Lith. J.L. Goffart (Bruxelles) © coll. Jean Heyblom

EDITORIAL

Les touristes sont-ils toujours les bienvenus ?

Il serait absurde de nier que le tourisme impacte positivement l'économie d'un pays, d'une région ou d'une ville en créant de l'emploi et de la richesse dans les différents secteurs qu'il touche. Mais comme tout phénomène sociétal, il comporte aussi des conséquences néfastes : ainsi l'environnement et la qualité de vie de la population locale peuvent être touchés comme le démontrent les exemples de Venise, de Dubrovnik, de Barcelone et de bien d'autres lieux prestigieux envahis par des hordes de touristes.

Qu'en est-il de Bruxelles ? Certes nous ne nous trouvons pas dans la situation des exemples cités, pourtant l'attention des diverses autorités compétentes en la matière doit être en éveil. Il faut animer la ville pour attirer le touriste, mais pas aux dépens de la population en la transformant en une sorte de Disneyland ou en touchant l'environnement en ruinant parcs ou autres espaces verts : on peut souhaiter que festivals, concerts, joggings et autres festivités ne se concentrent pas sur le seul centre ville, mais soient répartis sur l'agglomération ; un contrôle du phénomène Airbnb est également nécessaire, car il influe directement sur les possibilités de logement des autochtones.

La Région de Bruxelles-Capitale et son organisme de marketing VisitBrussels semblent vouloir privilégier le séjour plutôt que l'excursion d'un jour en ne démarchant pas les autocaristes, ce qui est un bon point, mais en parallèle la gestion de l'offre en lits doit être surveillée pour garder un équilibre dans chaque type de logement touristique.

La limitation de boutiques à "brol touristique" devrait également être promue et celle de magasins avec une réelle offre de produits locaux encouragée. Le triste exemple de la prolifération de "chocolatiers belges" autour de la Grand-Place constitue un exemple de ce qui ne doit pas être toléré. En effet le touriste lambda ne fait pas la différence entre le vrai artisan et l'attrape nigaud. Le problème est identique pour les restaurants (voir le frappant amalgame entre établissements de qualité et les boites à touristes dans le quartier de la rue des Bouchers) : une charte, un label de qualité pourrait garantir l'engagement du restaurateur. L'exemple du récent concours de la meilleure croquette de crevettes est à suivre.

Un tourisme de masse sur une même surface procure de nombreux désavantages : c'est dans cette perspective que nous marquons notre inquiétude avec le projet de transformation de la Bourse en "temple de la bière" qui, combiné avec un piétonnier qui se veut attractif, pourrait donner une sorte d'îlot de "style Oberbayern". Pensons plutôt à un tourisme qui transformerait la Bourse en un vaste centre culturel qui mettrait en valeur folklore bruxellois et histoire de la ville, qui serait un lieu d'expositions style Grand Palais de Paris. Le tourisme culturel est une voie qui peut attirer un autre public que celui des animations et kermesses bruyantes.

On peut aussi avancer que cette perspective souffre des trop nombreux pouvoirs dispersés sans aucune ou trop peu d'entente entre la Ville, les communes, la Région, la Communauté et le Fédéral : les nombreux ratés dans ce domaine le démontrent (problème récent avec la maison Bruegel, projet de l'ex magasin Vanderborght et sa transformation en musée d'art moderne et contemporain avortée alors qu'une partie des collections d'un musée fédéral (MRBA) est en réserve, le projet d'un pôle musical pour le Théâtre américain reste en rade, aucune exposition de prestige pour le centenaire 14-18 où chacun fait sa popote dans son coin, le nouveau musée Kanal d'art contemporain dans l'ex garage Citroën qui se lie au Centre Pompidou plutôt qu'à des institutions de chez nous). Il faut dire qu'en matière de tourisme culturel la Flandre tire mieux son épingle du jeu et tire même trop la couverture à elle (exemples celui du centenaire 14-18 et de la future expo sur la peinture des Primitifs flamands).

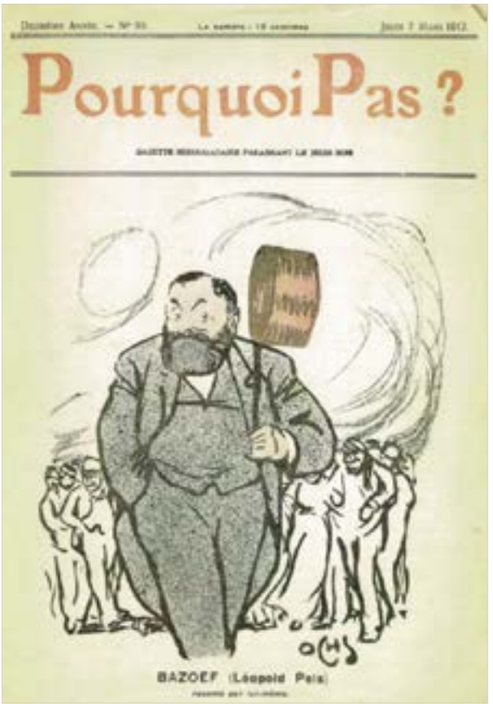
On peut souhaiter que l'articulation dans le domaine de la Culture (comme dans d'autres) entre la Région de Bruxelles-Capitale, la Fédération Wallonie-Bruxelles, le Fédéral et les pouvoirs locaux fonctionne de meilleure manière pour de beaux projets.

Un débat à approfondir !!

Jean Heyblom historien et président du CHB

La Casserole

Jean-Pierre Vanden Branden



L'authentique Bazoef alias Léopold Pels à la une du « Pourquoi pas » du 7 mars 1912 d'après une caricature de Jacques Ochs © CHB

Léopold Pels dit Bazoef

J'ai le plaisir d'évoquer un écrivain qui connut un moment de gloire vers les trente dernières années du XXème siècle. Il s'appelait Léopold PELS (1853-1938), son père d'origine hollandaise et sa mère venant d'Allemagne, s'installèrent à Bruxelles où leur fils fit ses études et entama une très longue carrière d'agent de change. Mais il avait aussi le goût de l'écriture et se choisit comme nom de plume le pseudonyme très marollien de Bazoef, sans doute parce qu'il était très corpulent. Il s'autoproclama « een van de derniers représentants van de race des Marolles, hij is een curiositeï historique digne van de sympathie ».

Vers 1880, Léopold PELS lance « La Casserole », un journal bilingue français-marollien, dans le but de promouvoir notre culture locale et dans lequel s'exprime Bazoef.
J'ignore si le personnage fut inventé de toutes pièces mais il a créé là un prototype de hâbleur d'estaminet qui se vante de connaître toutes les sommités du monde. Par exemple, Bazoef est reconnu tout de suite quand il se rend à l'étranger, que ce soit par le Tsar de Russie qui l'a invité personnellement à son couronnement, le Pape à Rome, au Palais Royal de Bruxelles où "Liapol" lui dit sans façon : « Bonjour, Bazoef, quelle nouvelle ? »

Donc, ce personnage haut en couleur, et qui, en fait, est l'auteur, est au courant de tout ce qui se passe au Palais de Justice, à la Cour, au Gouvernement, au Parlement et dans les coulisses des théâtres et critique malicieusement tout le monde avec une ironie de bon aloi. Il a réponse à tout et connaît évidemment les vraies solutions aux problèmes, de quelque nature qu'ils soient. L'auteur s'amuse, on le sent tout de suite, à entrer dans la peau de ce bonhomme caricatural, aussi bien pour faire son métier de journaliste qui aime faire rire ses lecteurs que, par la même occasion, exprimer ses quatre vérités de moraliste.

De page en page, nous découvrons de multiples détails sur la vie de nos ancêtres bruxellois et même les publicités nous restituent un visage familier de cette ville encore provinciale par le pittoresque des informations et des illustrations. L'auteur fait revivre en quelque sorte un climat qui nous intéresse sentimentalement à titre rétrospectif. Puisque nous partageons l'ambition de prendre la défense de tous les parlers bruxellois qui méritent d'être protégés, elle se doit d'approcher même le bruxello-volapük ou l'espéranto-jargono-wallono-marollien, mariné de sabir hybride, ce qui est le cas dans le fait de Léopold Pels.

Il était donc intéressant d'en savoir un peu plus sur ce personnage mystérieux qui se réclamait si vigoureusement des Marolles qu'il connaissait pour y avoir passé sa jeunesse avant de devenir un bon bourgeois qui exerçait l'honorable profession de financier. Sans doute aucun, sa personnalité était multiple et ses talents variés car il était aussi, simultanément, journaliste, poète, chansonnier, revuiste, traducteur-juré en langue allemande, caricaturiste,

Exemplaire de « La Casserole » du 22 juillet 1883 © CHB

Autre exemplaire de « La Casserole » du 21 octobre 1883 © CHB

orateur qui haranguait volontiers d'une voix puissante d'ancien ténor les foules qui fréquentaient les nombreux estaminets des Marolles où il rechargeait régulièrement ses batteries par de généreuses libations. Solide comme un roc, bon vivant, gros mangeur, amateur de faro et de vins fins, drôle par vocation et par volonté, infatigable amuseur public au tempérament excessif, ses dernières années furent, hélas, affligées par une des plus terribles calamités qui soient pour un homme de sa trempe. Pour d'impératives raisons de santé, il fut contraint de ne plus boire que de l'eau minérale. L'horreur absolue !
Il mourut, à l'âge de 85 ans, dans un stupide accident d'automobile : assis à l'arrière d'une limousine conduite par un chauffeur de remplacement inexpérimenté, il fut projeté brutalement vers l'avant de l'habitacle et transporté inconscient à l'Hôpital où il décéda quelques jours plus tard, comme me l'a aimablement précisé Robert Brodsky, un de ses petits-fils. J'ai pensé que, s'il avait mis sa ceinture de sécurité, il serait peut-être encore en vie…

« La Casserole journal illustré, satirique, politique, littéraire, théâtral »

Ce notable avait une particularité qui nous touche de très près : il aima la langue locale au point de créer un journal et d'en écrire les éditoriaux en marollien, ce qui n'était évidemment pas courant dans une Capitale francophone. Il créa donc en 1883 un hebdomadaire intitulé « La Casserole » avec, comme sous-titre, « Journal illustré, satirique, politique, littéraire, théâtral ». Quel programme alléchant !

La première page du 15 avril 1883 est ornée d'une illustration assez malhabilement gravée (technique de la zincogravure) qui représente une foule bigarrée d'académiciens, de bourgmestres en uniforme, de militaires, de femmes du monde, de gros messieurs en gibus, de pandores, dont les vêtements sont entravés par des casseroles (à l'instar de la queue des pauvres "zinnekes" maltraités par les cruels "ketjes" de Bruxelles) en fuite paniquée devant un jeune homme brandissant

Première page de « La Casserole » du 15 avril 1883 © CHB

Tableau de L. Blanc Garin coll. Palais de la Nation. Illustration tirée du livre « Le Parlement au fil de l'Histoire 1831-1981 » p. 69

Couverture caricaturale du journal satirique et anticlérical « La Bombe » du 26 octobre 1878 sur la guerre scolaire qui opposera Catholiques et Libéraux jusqu'en 1884© Wikipédia

Photo des travaux pour la construction du Palais de Justice © CHB

une énorme plume d'oie menaçante et vengeresse. L'allégorie est transparente : les écrits qu'annonce ce nouveau journal vont faire beaucoup de bruit, déranger de nombreuses convenances et révéler quelques hypocrisies.

À vrai dire, il écrivait plusieurs chroniques dans lesquelles il disait ce qu'il pensait avec une assez redoutable liberté de s'exprimer sur toutes les matières, qu'elles fussent politique, religieuse, culturelle, sociale, économique et éducative. C'était incontestablement un journaliste engagé mais bien plus polémique que d'autres journaux libéraux comme « L'Indépendance belge », à vocation internationale, ou le « Petit bleu du matin », ses contemporains, auxquels il collaborait également.

Quand on consulte ce journal dont, hélas, aucune bibliothèque officielle ne possède la collection complète, (Bibliothèque Royale de Bruxelles et Erfgoedbibliotheek Hendrik Conscience 1-247, sous la forme de microfilms), on comprend tout de suite que l'éditorial en constitue la partie la plus importante car il est imprimé non seulement à la Une, donc en première page, mais aussi en caractères gras et les interlignes sont très espacés et aérés alors que les autres textes sont composés en caractères minuscules. Cela signifiait donc que le "marollien" devait l'emporter sur tous les autres commentaires et qu'il occupait la place d'honneur.

Ce journal hebdomadaire coûtait 5 centimes et, dès sa naissance, était tiré à 8000 exemplaires (ce qui me paraît considérable étant donné que le lectorat devait tout de même être limité à la bourgeoisie bruxelloise puisque les authentiques marolliens ne savaient ni lire, ni écrire, ni même épeler).
Je vous informe, au cas où cela vous aurait intéressé, que si vous preniez un abonnement d'un an (au prix de 3 francs), vous auriez reçu en prime un exemplaire du roman naturaliste « Un mâle » de Camille Lemonnier (1844-1913).

Avant d'aborder l'analyse des textes de l'éditorialiste, je tiens aussi à signaler l'ambitieuse démarche littéraire du journal qui publia dès le début, en feuilleton, la « Légende et les aventures de Tyl Uylenspiegel »

Dessin du peintre James Ensor coll. B.R. Cabinet des estampes Illustration tirée du livre « Le Parlement au fil de l'Histoire 1831-1981 » p. 38

de Charles De Coster (1827-1879) et ensuite « Les Mystères de Paris » d'Eugène Sue (1804-1857).

Les dialogues de Bazoef font parfois penser à la technique des « Dialogues de la Semaine » de Virgile par le fait qu'il s'adresse à des compères bien de chez nous : Peike de Spons, Vuil Jeannette, Lowie Muggevet, Geneivelbuis, Jan de Scheile ou Klachdop, mais la comparaison s'arrête là.

Carte postale éd. Marcovici © coll.Jean Heyblom

Chaque éditorial s'attaque à un thème précis et le style en est toujours mordant. A cet égard, il est assez frappant de constater que ces chroniques pourraient être tout aussi bien publiées de nos jours tant les sujets abordés ressemblent à ce que nous lisons et subissons aujourd'hui. Cela prouverait-il que nous n'avons rien retenu des leçons anciennes et que toutes les sociétés sont contraintes de revivre les mêmes erreurs du passé ?

Il dénonce les projets de réforme électorale, la révision de la Constitution (qui n'avait alors qu'un demi-siècle d'existence), le poids croissant des impôts, les stériles rivalités politiciennes et les dissensions entre les membres d'un même parti, les excès du parlementarisme et plus encore l'absentéisme des députés sur les bancs de l'Assemblée alors qu'ils sont si scandaleusement payés pour ne rien faire. Il vitupère l'influence affichée, et en même temps sournoise, de l'Eglise dans les conflits scolaires et les formations gouvernementales, l'insatiable appétit de domination des flamingants, le prix exorbitant des travaux du Palais de Justice dont la construction pharaonique venait tout juste de s'achever, la Garde Civique dont il estime qu'elle est tout-à-fait inutile, qu'elle est une école de vanités et un prétexte honteux pour se livrer à l'ivrognerie dominicale. Il s'indigne contre l'inique conscription et le tirage au sort des recrues à l'armée où le fils d'une famille riche pouvait racheter un bon numéro et éviter ainsi quatre années de service militaire.

Cela lui inspire ce poème lyrique:

Hij is er in
Hij is er oeit
En met de Maaie
Es hem saldoet.

Théâtre de la Monnaie
© CHB

Homme de cœur et humaniste militant, il s'exaspère du mépris que montrent la noblesse et les riches à l'égard du "petit peuple" ("stroetjes volk"), et la précarité dans laquelle vivent les besogneux sans défense sociale. Il est indigné par le spectacle quotidien de la vie mondaine de la bonne société dont les femmes en toilettes somptueuses et les messieurs en jaquette ou queue de pie et leur encombrant chapeau huit reflets (qu'il qualifie régulièrement de "stoeffers" qui est donc le sens premier du terme), qui se déplacent en calèche pour se rendre au Théâtre de la Monnaie, et où « ze buize de champagne gelak woeter ».

Léopold Pels fréquentait régulièrement ce Théâtre aux spectacles de haut niveau, en qualité de critique et on raconte qu'il s'était moqué un jour de la diva qui tenait dans le célèbre opéra de Richard Wagner : la Walkyrie,(1887) le rôle de la valeureuse Brünnhilde, fille du dieu Wotan, (au début du deuxième acte), en écrivant : « Y vient une vierge en chemise de nuit qui chante « Oi que c'est o (bis), et ça était pas o du tout ». Tout Bruxelles retentit de ce scandale hilarant. A la représentation suivante, toute la salle s'esclaffa quand la soprano entra en scène et s'apprêtait à pousser son cri de guerre « Yo to ho ». La pauvre cantatrice, humiliée et en rage, chercha précipitamment refuge dans les coulisses en éclatant en sonores sanglots. Cette anecdote suffit à mesurer l'impact et le succès des commentaires de notre auteur auprès de ses lecteurs.

Et pendant que ces braves gens s'amusaient (et apparemment lui aussi), les pauvres en guenilles croupissaient dans la misère, le froid et la malnutrition dans des masures malsaines non-raccordées au gaz et à l'égout, et où le soleil ne pénètre pas. De plus, le coût de la vie ne cessait de croître : « on a veraugmenteie le pain son prix », ainsi que celui de la viande, à cause de la crise qui mine les finances et la vie politique de son temps. Il a aussi ses têtes de Turcs sur lesquelles il ne cesse de cracher sa bile, par exemple les fonctionnaires politisés qui, les pieds sur leur bureau, empêchent, par fainéantise ou mauvaise volonté, que les dossiers aboutissent s'ils concernent des personnes qui appartiennent à un autre bord politique que celui qui les a fait engager. Comment en est-on arrivé à cette crise qui s'éternise ? Il explique que les responsables sont ceux qui : « y paient pas leur schuld et y foutent des honnètes gensses dedans qui ont donneie crédit ». Est-ce que cela ne vous fait pas penser un peu aux "subprimes" de l'automne 2008 et aux conséquences dramatiques et durables qui en découlent pour la planète

Rue de la Machoire en 1865 (rue Ste Catherine) © CHB

Photo de la place des Wallons (coll. Fr. Samin) à gauche la rue du Poinçon, à droite la rue des Ursulines avant la démolition de son côté droit pour faire place à la Jonction ; document tiré de l'ouvrage de Jacques Dubreucq, Bruxelles 1000, une histoire capitale vol.2 p.161

Mieux que de longues phrases, ce document exceptionnel de l'entre-deux-guerres (coll. Fr. Samin) nous fera mieux percevoir comment le collège Saint Jean Berchmans établissait la connexion entre les rues du Poinçon (à gauche) et des Ursulines, avant scalp de cette dernière par la jonction.

entière? Un peu plus loin, il évoque le surendettement « des gensses que ça est sans gêne, qui viv'tent à pouf su' l' dos des auttes et qu'y zont pour stiel d'ette des zonnekloppers, des lafaille, comme on dit aux Marolles ». (Je ne trouve la signification de ce terme à consonance française dans aucun dictionnaire.)

Il décrit l'égoïsme des nantis qui, dès lors « qu'ils ont leur buikske rondvol », n'éprouvent qu'indifférence pour les malheureux. Il s'acharne sur les politiciens qui annoncent, en période électorale, des lendemains qui chantent, alors qu'ils mentent effrontément et trompent, sans s'émouvoir le moins du monde, les espérances des électeurs qui subiront fatalement les conséquences de tant de révoltante désinvolture.

La langue marollienne de ce journal

La lecture de ces textes polémiques généreux et, ô combien, justifiés, n'est cependant pas aisée et je ne peux m'empêcher de penser que la langue "marollienne" qu'il emploie est une fabrication artificielle très personnelle, assez flamande par les mots locaux dont il se sert, mais qui, à mon avis, n'ont rien de commun avec le parler quotidien des Marolliens. J'ai le sentiment que Léopold Pels s'est dit un jour que François Rabelais et Molière avaient, l'un et l'autre, inventé une langue populaire dont ils pouvaient espérer qu'elle deviendrait nationale et qu'il n'y avait donc aucune raison que lui, le défenseur des Marolles, ne contribuât pas, à son tour, à fixer un langage hybride, aux contours fluides, changeant de génération en génération, se différenciant de quartier à quartier, voire de rue à rue.
Par ailleurs, il y a incontestablement de nombreux mots qui me donnent l'impression d'être d'origine wallonne provenant de je ne sais quelle région, mais surtout une manière de s'exprimer qu'aucun habitant des Marolles ne pouvait comprendre et moins encore utiliser.

Dans son livre : « Souvenirs du Vieux Bruxelles de 1890 », Joe Dierickx de ten Hamme affirme que « *dès l'année 1321, il existait à Bruxelles une place des Wallons (Waalsche Plaets), du côté de la rue Haute et de la Porte de Hal* ». Si l'on ajoute à cette première "wallonisation", la francisation bourguignonne et l'afflux important de main d'œuvre wallonne à l'occasion du creusement du Canal de Charleroi, inauguré en 1832, et qui parut vite trop étroit puisqu'il fallut l'élargir dès 1854 pour répondre à l'augmentation du commerce de charbon (ces travaux durèrent pendant plusieurs décennies), on peut mieux comprendre. L'implantation de nombreux Wallons à Bruxelles et la présence de leurs dialectes. Mais j'ai interrogé des Wallons appartenant à plusieurs régions idiomatiques du Sud qui m'ont dit n'avoir jamais rencontré de nombreuses expressions "bazoufiennes". Donc, un doute s'installe en moi !

L'auteur a malheureusement une tendance constante à faire des calembours qui sont drôles, certes, mais ressemblent peu à l'esprit marollien. Ils sont parfois tellement sophistiqués et alambiqués qu'ils en retardent la compréhension du texte. Ils finissent même parfois par lasser. Je vous en donne quelques exemples parmi des centaines :

- « jusqu'à ce que mort sans suif » (pour s'en suive)
- « vieze président' » (pour vice-président)
- « la fille de mon histoire » (pour le fil de mon histoire)
- « siphilisation » (pour civilisation)
- « déplumatie » (pour diplomatie)
- « l'hareng social » (pour le rang social)
- « pigeonnier » (pour pionnier)
- « la Cologne du Congrès » (pour la Colonne du même nom)
- « monpris » (pour mépris)
- « le poil nord » (pour le pôle Nord)
- « on me réveille en cerceau » (pour en sursaut)
- « Hôtel contient nie mendal » (pour Hôtel Continental)

Plan du quartier en 1870. A : rue du Poingon. B : église des Jésuites. C : collège Saint Michel. D : rue des Ursulines. E : maisons bientôt supprimées par les agrandissements du collège, dont 3 sur F = ancienne place des Wallons, incorporées en 1853 à la rue du Poingon. Tout comme 4 maisons G, jusqu'au coin de la rue des Brigittines H. J : rue des Tanneurs. K : rue de la Roue. Trait interrompu : limite de la Jonction, laquelle a effacé tout sous ce trait.

Plan du quartier situant la place des Wallons ; document tiré de l'ouvrage de Jacques Dubreucq, Bruxelles 1000, une histoire capitale vol.2 p.160

- « visch versaille » (pour vice-versa)
- « pour la maternité » (pour l'éternité)
- « les chats faux » (pour l'échafaud)
- « mort allemand » (pour l'adverbe moralement). Pour être sûr que son lecteur a bien compris, il précise que cela veut dire : un cadavre de boche. Cette dernière expression me surprend car j'ignorais qu'on l'utilisât déjà avant la Grande Guerre de 1914-1918.
- « une langue que je kaniverstoen » (que je ne comprends pas)
- « quansqu'on sait pas quelle voix on a, on va au Mestback car là ils s'occupent de la voierie »
- « le Palais de Justiche » (Tisch étant un prénom très fréquent)
- « argent de chance » (pour agent de change)
- « Alf ons » (pour parler du Roi d'Espagne Alphonse en visite à Bruxelles).
- « le socissialist » (pour le socialiste) lui inspire une chansonnette

En ne rue cravat
En geen hum aan ze gat
Larifla, fla, fla.

On trouve également cette musiquette sous la plume de Coco-Lulu. Et même un lapsus burlesque : « une autre mère de panches » (pour une autre paire de manches). Vous aurez évidemment reconnu immédiatement une discrète allusion à notre boudin national !

Dans une rubrique très sophistiquée qu'il intitule « Petit Dictionnaire à l'usage des ramollis des deux sexes », ses définitions, qui sont des petits chefs-d'œuvre de cocasserie, atteignent des sommets himalayens. Je vous en extrais trois exemples : une « morsure (mort sûre), c'est l'effet d'un poison foudroyant », un « guéridon (guéris donc), c'est ce que dit un médecin à un malade récalcitrant » et un « gobelet (gobe-les), c'est ce que dit une mère qui apporte des œufs crus à son fils… ». Par ailleurs, je vous avoue qu'il m'a fallu un certain temps de réflexion et d'analyse textuelle pour comprendre que lorsque Bazoef parle de Michel Rottekop, il évoque en réalité Michel Strogoff, le personnage inventé par Jules Verne. Et tout est à l'avenant jusqu'à l'overdose, comme on dit aujourd'hui, maintenant que nous sommes entrés dans une société minée par le hachich, l'herbe, la schnouf, le coke en stock, les drogues douces, molles et dures, etc.

Donc, vous l'avez compris, il m'aura fallu plusieurs semaines de prospection dans cette masse de papier virtuel pour en extraire quelques miettes qui peuvent nous intéresser en tant que nourriture marollienne. Ainsi s'achève la première partie de mon article.

Le Cercle remercie vivement Jean-Pierre Vanden Branden, Conservateur honoraire de la Maison d'Erasme et du Vieux Béguinage d'Anderlecht, ex-président et créateur de l'Académie pour la Défense et l'Illustration du Parler Bruxellois d'avoir donné son accord pour la publication de cet article.

Le naufrage du « Comte de Smet de Naeyer », premier navire-école belge (2)

Jean Heyblom, historien

Groupe de cadets du « de Smet de Naeyer » © coll. Jean Heyblom

La suite judiciaire du drame

Il fallut attendre plus de deux ans pour que la 2e Chambre du Tribunal Civil de Bruxelles. présidée par Mr. Boels rendit le 27 juillet 1908 un premier verdict. « *Elle dut tout d'abord convenir de son incapacité à déterminer les raisons de l'envahissement des eaux : « La cause du désastre, de la perte du bâtiment, est restée inconnue malgré toutes les recherches, toutes les investigations auxquelles on s'est livré. Rien à ce sujet n'a pu être établi. L'envahissement subit de tout le navire par l'eau est un fait véritablement inexplicable* ». Mais ce tribunal déclara néanmoins le commandant A. Fourcault responsable du drame : « *Il résulte dans l'espèce des circonstances de la cause que les conséquences du naufrage doivent être attribuées à ce que les mesures pratiques pour la mise à l'eau des embarcations de sauvetage n'ont pas été prises - il fallait arrêter le navire au moment de la mise à l'eau des canots - et subsidiairement. à ce que les appareils de déclenchement des canots, dont on n'a pas fait l'essai avant de prendre la mer, étaient défectueux. On ne peut exiger des administrateurs d' une société d'armement qu'ils vérifient eux-mêmes ce fonctionnement Ce soin incombait au capitaine* ».
Il fut fait appel à ce jugement et le 12 mars 1910 la Cour d'Appel de Bruxelles acquittait le capitaine A. Fourcault et réhabilitait sa mémoire » (voir (1) page 6).

Sans explications, ce drame suscita des polémiques et des troubles dans les esprits

On peut se demander pourquoi le naufrage du COMTE DE SMET DE NAEYER marqua tant les mémoires et surtout pourquoi sa fin tragique suscita tant de polémiques et de troubles ?
Certes le fait que 18 jeunes cadets sur les 33 victimes y perdirent la vie joua un grand rôle, mais à cela il faut ajouter :
1) que l'opinion publique dut attendre longtemps les conclusions de la commission d'enquête et les attendus du procès, qui ne se termina qu'en 1910 en appel
2) que les attendus ne fournissaient pas d'explications sur les différents aspects de cette tragédie et qu'en appel le capitaine A. Fourcault fut acquitté de la condamnation du premier procès.
Dès lors des théories se firent jour dans l'opinion publique ou des questions furent soulevées.
Passons en revue celles-ci afin que chacun puisse se forger une opinion en soupesant leur validité.

Le discours du Ministre Francotte aux cadets lors du dernier départ
© coll.Jean Heyblom

Le Ministre Francotte adresse son allocution aux cadets
© coll. Jean Heyblom

Un groupe de cadets © coll.Jean Heyblom

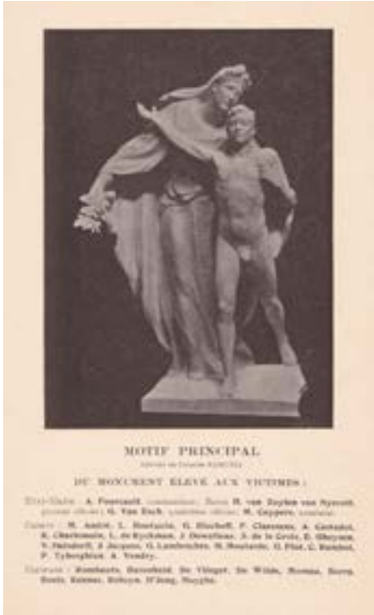
a) Le cas du capitaine A. Fourcault :

Etait-il « the right man in the right place », car sans mettre en cause ses qualités intrinsèques de marin et son expérience de la navigation, il n'avait jamais commandé un grand voilier, tout comme d'ailleurs tous les autres capitaines belges, vu qu'il n'y avait pas de voilier de ce type dans notre flotte. Fait plus troublant un quotidien belge en date du 5 mai 1906 publie un article qui dit : « *un journal bruxellois reproduit en ces termes les confidences qu'aurait faites à un de ses amis, le commandant Fourcault : lorsque le commandant revint de son premier voyage sur le navire-école, il fit un rapport où il signalait les vices de construction. Le vaillant marin disait qu'il ne réembarquerait sur le COMTE DE SMET DE NAEYER qu'avec de vives appréhensions. On sait que le ministre Liebaert, sachant que Fourcault refusait d'assumer la responsabilité de commander un navire présentant si peu de sécurité pour l'équipage le manda à Bruxelles. L'entretien fut très long, car Fourcault déclinait énergiquement l'offre qui lui était faite. Et le ministre, - c'est le malheureux Fourcault qui l'a déclaré à ses intimes - dut insister et faire appel à l'abnégation du commandant qui en fin de compte accepta, mais à contrecœur. D'autre part, Fourcault n'a pu s'assurer des conditions d'arrimage du navire, ni de la façon dont la visite de la coque avait été faite alors qu'il était en cale-sèche, puisqu'il ne fut nommé qu'au dernier moment. Le pauvre officier, mort en héros, ainsi que nous l'affirmait hier encore un de ses matelots, a péri, ainsi que les cadets disparus, victime de l'incurie de ceux qui ont présidé à l'organisation du navire-école*».

Après avoir fait écho aux révélations de son confrère, le quotidien livrait à ses lecteurs ses propres constatations en ces termes : « *Bornons nous pour le moment à dire que ces "confidences" prêtées au commandant Fourcault ne cadrent pas avec certaines déclarations officielles et avec d'autres faits connus* » (voir (1) page 7). Ces confidences faites par A. Fourcault furent aussi évoquées lors de l'interpellation du Gouvernement le 9 mai 1906 par le député libéral Adolphe Buyl. Nous n'en saurons jamais le bien-fondé vu la disparition tragique du commandant. Le ministre Francotte, au nom du gouvernement, déclara au cours de la même interpellation que le commandant Fourcault ne s'était pas exprimé en ces termes.

b) Une hypothèse pour expliquer le naufrage ?

« Un autre journal nous donne l'avis d'une de ces personnes les mieux à même de la place d'Anvers de donner des indications exactes sur les causes précises de la catastrophe et d'après cette personne, ce ne serait ni la question de la stabilité, ni la question des qualités du marin qui se poseraient. Le naufrage s'expliquerait par l'ouverture complète ou partielle de la vanne commandant l'admission de l'eau dans la soute à lest. Comment cette vanne s'est-elle ouverte ? Est-ce à la suite d'une erreur ? ou à la suite d'un désarrimage de la cargaison, dérangeant le tuyau mettant en communication la vanne avec le pont ? Possible. Ce sont là tous points qu'une enquête seule pourra établir Il est à remarquer a



L'inauguration du monument on distingue le bourgmestre A.Max et le ministre Beernaert © coll. F. Samin

déclaré à ce journal cette « personne compétente » que le système de soute à lest d'eau pour les voiliers, présente de grands avantages au point de vue de l'économie, présente d'autre part un très grave danger et on peut se demander si ceux qui ont fait construire le navire-école s'en sont rendu suffisamment compte. Et après avoir longuement expliqué les avantages et les inconvénients de ce système à bord de voiliers et de vapeurs, il concluait : « *Après avoir rempli ces soutes, l'eau débordera, envahira la cale, submergera les autres marchandises et, montant graduellement finira, sous l'influence de la pression de l'air qui se trouvait dans la cale, par faire sauter les panneaux d'écoutille, comme c'est arrivé pour le COMTE DE SMET DE NAEYER ? C'est aussi à cause du danger que présentent ces soutes à lest que beaucoup de personnes compétentes préfèrent l'ancien système de lestage (à l'aide de terre, sable etc.) qui, si parfois il présente des difficultés et donne lieu à certains frais supplémentaires (..) n'en présente pas moins infiniment plus de sécurité et met en tous cas, le navire à l'abri soit de confusion, soit d'un oubli, soit d'un acte de malveillance* ». (voir (1) page 8).

Jamais il ne fut établi ou reconnu que le navire présentait des défauts de conception ou de construction. Le Gouvernement de l'époque (Paul de Smet de Naeyer II du 5 août 1899 au 2 mai 1907) rejeta toutes les allégations en ce sens. Le député libéral César Van Damme, lors de son interpellation à la Chambre du 9 mai 1906, avait rappelé que le 11 avril 1905 il avait déjà donné des avertissements sur la conception, la construction et la sûreté du voilier, mais le voilier avait à cette date pris la mer pour son premier voyage. En réponse, le Gouvernement répondit que le navire avait reçu toutes les certifications nécessaires.

c) D'autres éléments à verser au dossier ?

« En 1971, le journaliste Justin Gleissner interviewa pour le compte du quotidien Gazet van Antwerpen MM, Edmond Van den Bossche (82 ans), et Jules Meulemeester (86 ans), tous deux rescapés du naufrage. L'édition du 17 avril de ce journal fit écho aux péripéties vécues par ces deux hommes, au cours des derniers moments du voilier. Il ressort de leurs souvenirs que lorsque J. Meulemeester se leva le 19 avril 1906 à 4 h. du matin pour prendre son quart, le plancher du poste des cadets où il logeait était déjà sous eau. Alors, accompagné de son ami Emile Van den Berghe, cadet comme lui, ils obéirent aux injonctions du commandant et abandonnèrent le navire Ils ne durent leur salut, dit-il, qu'en sautant dans la seule embarcation de sauvetage encore à flot. Lorsqu'on lui posa la question de savoir s'ils se mirent ensuite à «nager» (ramer, pour les terriens) l'ex-naufragé, judicieusement servi par sa mémoire, répondit qu'ils se trouvaient bien trop loin des côtes pour les atteindre en nageant et qu'il eut mieux fallu établir une voile. Et il ajouta, acerbe : « *Maar wat wilt ge, we hadden geen zeilschipofficieren* » *[Mais que veux-tu, nous n'avions pas d'officiers de voilier]* Et de critiquer l'Administration de l'époque qui, selon lui, avait recruté un « *cadre composé de gens incapables* ». Il témoigna aussi que le voilier avait encore de l'erre lorsque les canots furent débordés et que ceux-ci, n'étant pas munis de lignes d'embossage, chavirèrent en touchant l'eau. La seule grande baleinière, qui, du roof, put être mise correctement à la mer n'était pas pourvue, dit-il, de biscuits de survie et la provision d'eau potable était saumâtre. Quant aux causes mêmes du naufrage, il ne voulut jamais rien en dire, si ce n'est que « *les vraies raisons ne seraient jamais révélées* ». Edmond Van den Bossche, alors professeur à bord, se rappela avoir été réveillé à 5 h, du matin aux cris de « *Alle hands aan deck !* » *[tout le monde sur le pont].* Prenant alors contact avec le commandant, celui-ci lui déclara, en français : « *J'aimerais que tout le monde soit debout, car il fait mauvais* ». Convenant des années après, qu' « *Effectief, er stond een wilde zee* »

Marcel Andre à 25 ans photo du 11 avril 1906 soit 8 jours avant sa disparition lors du naufrage © A.Terlinck

[effectivement il y avait une mer agitée] il fut rabroué par Meulemeester en ces termes : « *Maar nee, Mon, het was maar een beetje deining* » [*mais non, Emond, il y avait seulement une petite houle*] l'ex-professeur, qui ne navigua plus par la suite, d'ajouter qu'il vit de nombreux cadets se noyer en plongeant dans l'eau ou se blesser gravement en sautant directement dans la baleinière. Lorsque son tour arriva d'y embarquer, elle se trouvait à niveau avec le pont du voilier ; il n'eut qu'à enjamber les barres de théories pour se sauver » (voir (1) page 8).

La presse de l'époque a notamment spéculé sur le fait que le voilier avait été victime d'une forte tempête. Certaines cartes postales illustrant le naufrage le représentent d'ailleurs ainsi, mais il semble établi que les conditions de navigation dans la zone concernée étaient mer belle et brise bien établie de noroît (vent du nord-ouest) : donc pas de mauvais temps.

d) Une tentative de « black out » de la part du Gouvernement ?

Le lundi 23 avril 1906 le Dunkerque II se présente devant Douvres, son capitaine communique la liste des 26 survivants, refuse de faire transborder les rescapés (demande du gouvernement belge ? ou autre instruction ?) et poursuit sa route vers le nord de l'Allemagne pour Cuxhaven (près de Hambourg). Il y est accueilli par des officiels belges notamment par Georges Lecointe, secrétaire du Comité de surveillance de l'Association maritime belge et émissaire du Gouvernement. Des journalistes tentent d'entrer sans succès en contact avec les rescapés. Ces derniers sont ramenés par petits groupes en Belgique en train. A-t-on voulu les empêcher de s'exprimer afin d'établir une version officielle du naufrage dont le protêt de la mer est le résultat ? Remarquons que ce document ne dit mot des événements qui seraient survenus entre le 14 avril et le 18 avril 1906.

Essai de conclusion :

Le drame restera donc officiellement inexpliqué ou inexplicable. Dans les faits, le voilier n'a pas chaviré, il s'est enfoncé dans les flots ; l'hypothèse émise au point (b) ne serait-elle pas alors la bonne ? Reste alors une question fondamentale et troublante : pourquoi n'y a -t-il pas d'explication donnée au drame ? a-t-on voulu écarter certaines responsabilités gouvernementales ou proches de celui-ci ? La question restera malheureusement sans réponse. Après l'intérim d'un « Comte de Smet de Naeyer II », la Belgique eut un deuxième navire-école « l'Avenir » (1908-1932) qui revendu à l'Allemagne et rebaptisé « Amiral Karpfanger » sombra corps et biens en mars 1938, notre troisième et dernier navire-école belge fut le « Mercator » (1932-1961) qui heureusement eut une destinée plus paisible.

Bibliographie

(1) Saint Bernard du Spuikom, *Sur la tombe d'un marin ne fleurissent pas de roses*, Neptunus info marine, novembre 1986, 32e année, n°5 pp 3-9 (disponible en ligne)

(2) Article « Comte de Smet de Naeyer » dans Wikipedia

(3) Georges Lecointe, *Biographie du baron Henri van Zuylen van Nyevelt, commandant en second du navire-école « Comte de Smet de Naeyer »* 26 août 1878-19 avril 1906, éd.O. Schepens, Bruxelles, 1907 (disponible en ligne)

(4) Annales parlementaires Chambre des Représentants, séances du 11 avril 1905, du 1 et 9 mai 1906

(5) Journaux : Le Petit Bleu des 24 et 29 avril et 1er mai 1906, L'Etoile Belge et Le Soir des 24 avril 1906 et jours suivants ; Journal d'Ypres du 25 avril 1906

(6) J.M. de Decker de Brandeken, *Le naufrage du navire-école « Comte de Smet de Naeyer »*, Neptunus info marine, décembre 1976, 24e année, n°3 pp 12-18 (disponible en ligne)

(7) Article « comte de smet de naeyer » voir www.marinebelge.be/comte%20de%20smet.html

(8) Robert de La Croix, *Navires sans retour*, édition l'Ancre de Marine, Saint Malo,1996 (1ère éd. 1959)

Le cénotaphe de Bruegel à Notre-Dame de la Chapelle

Jacques Lorthiois

Cénotaphe de Bruegel dans l'église Notre-Dame de la Chapelle © CHB

A l'occasion du 450e anniversaire de la mort du célèbre peintre, nous avons voulu reprendre cet article de notre revue n° 9 de septembre 1985 qui paraissait alors sous le titre « Les Marolles ».

Ce qui charme particulièrement plus d'un de ses visiteurs, ce sont ses tombeaux. Elle en a cinq ou six de vraiment remarquables, écrivait, il y a plus d'un siècle, Eugène van Bemmel [1] à propos de Notre-Dame de la Chapelle. Et cet auteur de décrire ceux de Lens, Hovyne, Croy, Anneessens, Spinola, ... oubliant dans l'encrier celui qui les éclipse tous aujourd'hui.

Le cénotaphe de Pierre Bruegel l'Ancien, car c'est évidemment de celui-là qu'il s'agit, se trouve dans la quatrième chapelle du collatéral droit [2], face à l'autel baroque consacré depuis 1866 au Sacré-Coeur.

Depuis sa parution en 1604, le Schilderboek de Charles van Mander (1548-1606) n'a cessé d'alimenter les biographies de Bruegel ; les archives ne livrant à son sujet que bien peu de choses. Originaire des environs de Bree ou de Breda, Bruegel fut inscrit en 1551 à la Gilde des Peintres d'Anvers.

Il voyagea en Italie puis se fixa à Bruxelles, dans la paroisse de la Chapelle où il épousa, en 1563, Mayken, la fille du peintre Pierre Coecke van Aelst, qui lui donna au moins trois enfants: Pierre, Marie et Jean.

Les archives de la Chapelle gardent traces de son mariage (1563 n. s.), du baptême de sa fille, le 29 septembre 1566, fête de Saint-Michel [3], mais non de celui de ses fils, les registres couvrant cette période présentant des lacunes [4].

Bruegel mourut dans la fleur de l'âge, en 1569 ; sa femme le rejoignit dans la tombe en 1578. L'un et l'autre trépassèrent donc durant cette période troublée qui débuta en 1566 avec les excès des iconoclastes et s'acheva par la reddition de Bruxelles à Farnèse,en 1585.

1 Van Bemmel, E. *La Belgique illustrée,* s.d. (1878-1882), t.I, p. 34.

2 En venant du portail situé sous la tour, la troisième en venant du transept.

3 A.V.B. *Registres paroissiaux de N.D. de la Chapelle*, n° 382 & 328.

4 Compte tenu de ces lacunes, Pierre II, dit d'Enfer, pourrait avoir été baptisé entre le 31 mai et 23 août 1565.

Carte postale © coll. Jean Heyblom

Pierre Bruegel l'Ancien in D. Lampsonius, Effigies des peintres célèbres des Pays-Bas, Anvers, 1572, planche 19, B.R., Cabinet des Estampes

Entretemps, Notre-Dame de la Chapelle avait subi de nombreux avatars : occupation par les calvinistes en 1579, dévastation par les Gueux en 1580 et transformation en hôpital jusqu'en 1585 [5].

Lorsqu'enfin l'église rouvrit ses portes, son mobilier n'était plus qu'un ensemble d'objets mutilés. La sépulture des Bruegel avait-elle pâti de ces vicissitudes ? Les défunts avaient-ils seulement bénéficié d'un tombeau ou gisaient-ils dans le cimetière sous une modeste croix, voire anonymement dans le sanctuaire ? Autant de questions sans réponse.

Il fallut attendre le début du XVIIe siècle pour que Jean Breughel, dit « de Velours » (1568-1625), leur fils cadet alors établi à Anvers, fasse à ses parents l'hommage d'un cénotaphe digne d'eux et de sa situation florissante.

Rubens contribua à sa réalisation (vers 1612-15) en fournissant un « Christ remettant les clefs à Saint-Pierre ». Cette toile prit place dans un encadrement de marbre noir ourlé de motifs en marbre blanc évoquant les activités artistiques du défunt. Le tout fut appliqué au mur de la quatrième chapelle du collatéral droit, dédiée alors aux saints Adrien et Sébastien [6].

Le graveur Pierre de Jode senior (1570-1634), beau-frère de Jean Breughel, nous a laissé une reproduction de ce tableau accompagnée d'une légende aussi élogieuse pour le père que pour le fils. Ce n'était pas la dernière marque d'intérêt que la parentèle de Bruegel allait témoigner à ce monument dont l'iconographie est restée cependant étonnamment pauvre.

Les épigraphistes défilèrent pourtant nombreux à la Chapelle aux XVII et XVIIèmes siècles mais, férus d'héraldique, ils s'intéressaient surtout aux sépultures armoriées. Ainsi, bien que relevant l'épitaphe voisine d'Antonia de la Sale [7], dédaignèrentils celle de Bruegel, tenu, sans doute, pour un personnage obscur.

C'est ainsi que le dépouillement d'une quinzaine d'épitaphiers, consacrés en tout ou en partie à cette église, n'a livré que deux mentions du mémorial de Bruegel sans description ni relevé [8].

En 1676, bien qu'il y eût encore des Bruegel à Bruxelles - notamment le peintre Jean-Pierre Breughel (1628 ? post 1684) [9] ce fut David Teniers III (1638-1685), descendant des défunts par sa mère, qui se chargea de restaurer le cénotaphe de ses bisaïeux ; rénovation datée et signée sous l'épitaphe dont voici le texte et sa traduction :

5 Boeckx, E. *N.D. de la Chapelle à Bruxelles - histoire de la paroisse et de l'église*. Brux. 1928.

6 Ensuite cette chapelle fut dédiée successivement à la Vierge, à Saint Boniface et, depuis 1866, au Sacré-Coeur.

7 L'épitaphe d'Antonia de la Sale († 3.1.1563), épouse de Jean Langius, seigneur de Beaulieu, se trouve entre le monument Bruegel et le confessionnal. LeRoy, J. *Le Grand théâtre sacré de Brabant*. t. I, p. 228.

8 Le monument Bruegel est mentionné dans B.R. Mss Goethals 1594, n° 5 « voor den autaer, Breugel » ; idem 1495, f° 48, sans indication de lieu, transcription de l'épitaphe.Ont été consultés en vain:B.R. Mss Goethals 783, 1045, 1497, 1512, 1514, 1530, 1540, 1560-61, 1572. B.R. Mss II 802, II 1045 & 1360. LeRoy, J. *Le Grand théâtre sacré de Brabant*.t.I $ 2, pp. 225-232.

9 Ils étaient tous des arrières-petits-fils de Bruegel. A cette époque, David Teniers III n'habitait pas encore rue Haute mais dans la paroisse de Saint-Jacques; peut-être chez son père, rue Terarken ? On ignore la raison de cette initiative.

Détail du cénotaphe
© CHB

Petro Breugelio
Exactissimae industriae
Artis venustissimœ
Pictori
Quem ipsa rerum parens natura laudat
Peritissimi artifices suscipiunt
Aemuli frustra imitantur
Itemque Mariae Coucke ejus conjugi.
Joannes Breugelius parentibus optimis
Pio attectu posuit
Obiit ille anno MDLXIX, haec anno MDLXXVIII
D.Teniers jun. ex haeredibus
Renovavit anno MDCLXXVI

« Au peintre Pierre Breughel, artiste achevé dans le métier et dans l'art ; que la Nature elle-même, génératrice des choses, recommande ; que les génies les plus renommés admirent ; que les émules imitent en vain ; et à Marie Coecke son épouse, Jean Breughel dédie ce monument par affection pieuse pour ses parents.Il mourut en 1569, elle en 1578.

David Teniers le Jeune, un des héritiers renouvela en l'année 1676 ce mausolée. »

Contrairement à la renommée de Bruegel qui s'estompa au bout d'un siècle, celle de Rubens continua d'éblouir toute l'Europe et c'est ce qui allait inciter ceux qui en avaient la garde à dépouiller Notre-Dame de la Chapelle de ses plus beaux joyaux. L'église avait payé son tribut au bombardement de 1695. La réparation des toitures jointe à la reconstruction du clocher avait opéré une sérieuse ponction dans ses revenus. Bien que la situation fût moins désastreuse que les fabriciens se plaisaient à le laisser croire, ils s'ingénièrent à tirer parti de la conjoncture pour vendre, vers 1711, à un prince allemand, malgré les réticences de l'archevêque de Malines, une «Assomption » et un «Martyre de SaintLaurent », toutes œuvres de Rubens dont l'une décorait l'autel majeur [10].

En 1756, avec le décès de Michel Breughel (1703-1756) [11] - le dernier peintre de la famille à jouir d'une notoriété toute locale - suivi de celui de sa fille Suzanne, en 1757, la dynastie semblait éteinte.

A neuf ans de là, le clergé de la Chapelle fut à nouveau induit en tentation. Entre 1753 et 1762, il avait eu à débourser 5.189 florins pour de nouvelles orgues et 2.847 florins pour réparer la tour [12] Aussi prêta-t-il une oreille complaisante aux arguments sonnants et trébuchants venus cette fois de Hollande. Le dernier Rubens, celui ornant le cénotaphe de Bruegel avait éveillé la convoitise d'un collectionneur amstellodamois disposant d'informateurs à Bruxelles.

La réprobation de l'archevêque défunt [13] avait rendu les marguilliers prudents. Ils décidèrent donc de ne plus traiter à la sauvette comme en 1711 mais d'obtenir, au préalable, les autorisations requises et de remplacer par une copie le tableau vendu.

Le successeur de Mgr de Precipiano n'était plus le cardinal d'Alsace[14] qui aurait pu conserver quelque attachement à la Chapelle, à la fois pour y avoir été baptisé et parce qu'elle contenait le caveau de ses ancêtres maternels, les Verreycken, d'ailleurs voisin du monument Bruegel.

Mgr de Franckenberg [15], un Silésien, n'occupait le siège de Malines que depuis 5 ans. Bon pasteur mais moins savant que son prédécesseur, il accorda le « nihil obstat » sans barguigner, ignorant totalement combien Granvelle [16], le

10 *Une église au fil de l'Histoire - N.-D. de la Chapelle* (expo CGER catalogue) pp. 125-126.

11 Michel Breughel habitait, en 1755, dans la section du Fossé aux Loups. Il exécuta notamment pour Charles de Lorraine des plans de ville et une vue de Tervuren. AGR. Etats de Brabant, carton 409 & Inventaire de la maison de Charles deLorraine, p. 24.

12 AGR. Archives de N.D. de la Chapelle, 27109.

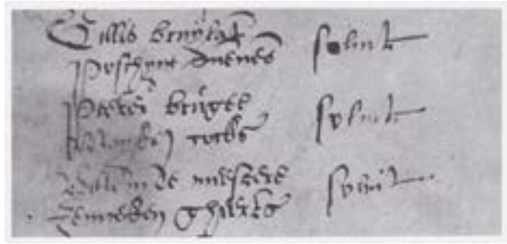
13 Humbert-Guillaume de Precipiano (1627-1711), huitième archevêque de Malines en 1690.

14 Thomas-Philippe de Henin-Lietard, comte de Boussu d'Alsace (1680-1759),neuvième archevêque de Malines en 1714, cardinal en 1719.

15 Joseph-Henri, comte de Franckenberg (1726-1804), dixième et dernier archevêque de Malines sous l'Ancien régime.

16 Antoine Perrenot de Granvelle (1517-1586), premier archevêque de Malines en 1561.

Maison Bruegel rue Haute © CHB



Mention à la troisième et quatrième ligne du document du mariage de Petrus Bruegel et de Mayken Coeck dans le registre de mariage, 1563, f°5, Bruxelles, AVB, église ND de la Chapelle

premier titulaire, avait tenu Bruegel en haute estime. Cela se passait le 22 septembre 1765. Le Conseil de Brabant se montra aussi accommodant le surlendemain.[17]

Le 27 septembre 1765, le curé Ignace-Melchior van Bevere († 1782) et quatre marguilliers pouvaient signer, avec le notaire Coppens et l'acquéreur Philippe-Jacques Tassaert, l'acte livrant à ce dernier le Rubens ornant le cénotaphe d'un « certain Petrus Breugelius ». Moyennant 5.000 florins de change à verser dans les 14 jours, Tassaert devenait maître du tableau à condition d'en fournir, dans un délai de 10 semaines, une réplique en tous points conforme à l'original [18]Tassaert n'avait besoin de personne pour exécuter cette clause. Peintre ignoré des historiens, il appartenait vraisemblablement à cette lignée anversoise dont deux membres firent, au XVIIIème siècle, une carrière honorable, l'un en Angleterre, l'autre en Prusse [19].

Les paroissiens de la Chapelle n'ayant pas montré la pugnacité des gens de Zaventem qui firent échec, en 1751, à l'enlèvement du « Saint-Martin » de Van Dyck, Tassaert emporta le tableau chez lui, rue Finquette [20] et se mit en devoir de le reproduire.

C'est alors qu'un opposant inattendu se manifesta en la personne de Jean Doré († 1774). Issu d'une famille de selliers et de carrossiers, Jean Doré avait épousé, en 1761, Jeanne-Catherine Raimon, veuve du peintre Michel Breughel (1703-1756) et héritière de sa fille Suzanne Breughel (1729-1757).[21]

Se présentant, le 12 octobre 1765, chez Tassaert, en compagnie du notaire van den Eynde et d'un témoin, Jean Doré lui fit notifier son opposition à la vente et le somma de restituer le Rubens. Tassaert, imperturbable, refusa [22]. Décidé à aller jusqu'au bout, Jean Doré adressa une requête au Conseil de Brabant, le 18 octobre 1765. Non content d'invoquer le préjudice causé à la famille dont il se faisait le champion, Jean Doré, qui avait réuni trois paroissiens de la Chapelle, protestait également en leur nom contre l'atteinte ainsi portée au patrimoine culturel de l'église, de la paroisse et de la Ville.

En agissant de la sorte, Jean Doré se trouvait en avance de deux siècles sur son temps, créant, à son insu, le tout premier « comité de quartier » bruxellois.

Pour défendre une telle cause il eut fallu joindre la plume d'un Voltaire à l'éloquence d'un Mirabeau. Et encore, conjurant leurs talents, eussent-ils été capables de convaincre le Conseil de Brabant de la primauté du culturel sur le matériel, de l'intérêt général sur le particulier? A en juger par ce qui se passe encore aujourd'hui, il est permis d'en douter.

Plutôt que d'élever le débat en invoquant Bruegel, Teniers et Rubens qualifié d'Apelle brabançon, n'eut-il pas mieux valu le ramener au niveau d'une querelle de propriétaires se disputant un mur mitoyen?

Soutenir qu'un monument funéraire appartenait à la famille et non à l'Eglise aurait peut-être rendu attentifs ces magistrats issus, pour la plupart, de dynasties de robe dont les sépultures s'éparpillaient dans tous les oratoires bruxellois. Dix-sept ans plus tard [23], en invitant les familles intéressées à retirer des chapelles désaffectées vitraux armoriés et tombeaux, le Comité de la Caisse de Religion ferait sienne cette opinion.

Le Conseil de Brabant était la cour souveraine du Duché et ses arrêts sans appel. Plutôt que de se déjuger et d'infliger de la sorte un camouflet à Mgr de Franckenberg, le Conseil, par la voix du conseiller de Villegas, déclara la requête non fondée et irrecevable, condamnant le suppliant - en l'occurrence Jean Doré - aux dépens, le 20 décembre 1766.

Tassaert s'empressa de livrer la copie à l'église et l'original à un intermédiaire nommé Fouquet qui le transmit au collectionneur amstellodamois Braamkamp. A la mort de ce dernier, en 1771, le Rubens fut vendu pour 4.000 florins à Jacques-Emmanuel van Lancker, d'Anvers. Il passa ensuite dans la collection du roi Guillaume II des Pays-Bas, puis dans celle de M. Mawson, de Londres qui l'avait payé 18.000 florins. Propriété de M. Bacon, de New-York, il fut exposé à Bruxelles en 1910 puis revint à Anvers où il fut exhibé en 1931. Son entrée au Musée de Berlin, en 1936, mit fin à ses pérégrinations.

En 1769, dans un ouvrage qui fut longtemps prisé, le peintre français Jean-Baptiste Descamps (1706-1791) qui avait encore contemplé le cénotaphe et son Rubens notait « on n'en voit plus qu'une copie, l'original est depuis peu vendu à M. Braamkamp, d'Amsterdam [24] .»

A l'instar du clergé de la Chapelle et encouragés par son exemple, le 31 décembre 1773, les Chartreux vendaient au brasseur François Pauwels une « Assomption » de Rubens qui ornait leur maître autel [25], imités bientôt par les religieux de Coudenberg qui agissaient de même avec le triptyque de Saint-Ildephonse.

Les commissaires de la République, dépouillant Notre-Dame de la Chapelle, négligèrent l'oeuvre de Tassaert. Amputé de son principal attrait, le cénotaphe de Bruegel sombra dans l'oubli pour un bon demi siècle. L'entrée au Musée de Bruxelles, en 1830, d'une copie de son « Massacre des Innocents » ayant libéré de son purgatoire Bruegel - devenu « le Drôle », son monument n'allait pas tarder à bénéficier à son tour de ce regain d'intérêt mais ceux qui se firent un devoir d'éclairer le public eurent bien de la peine à accorder leurs violons.

Là où Duplessy et Landoy [26] avaient vu, en 1844, le « monument élevé par Jean Breughel à son père, le célèbre Pierre Bruegel », Henne et Wauters n'aperçurent, l'année suivante, que la tombe de Breughel de Velours [27]. En 1857, Eugène Bochart vint à leur rescousse et attribua à ce dernier la paternité de la toile de Tassaert [28]. Enfin, en 1894, le Baedeker, réputé pour son sérieux, non content de reprendre ces deux erreurs à son compte, décerna à Breughel de Velours le prénom de Pierre ... On comprend dès lors la réticence de Van Bemmel à parler de ce sixième monument, objet de tant de contradictions.

La réhabilitation de celui qui est devenu le « patron » laïc des Marolles est aujourd'hui complète. Son cénotaphe, mentionné dans tous les guides, ne prête plus à controverses et voisine avec la reproduction d'une de ses effigies posthumes.

NOTE

Des fouilles n'ayant jamais été pratiquées dans la chapelle du Sacré-Coeur, on ignore donc où les époux Bruegel sont inhumés. Le monument qu'ils doivent à la piété filiale de Jean Breughel est donc un cénotaphe. Pour éviter la répétition, il a été fait parfois usage d'autres termes mais seul celui de cénotaphe est parfaitement adéquat.

Ajoutons, pour terminer, que le produit de la vente du Rubens, en 1765, servit, peu de temps après, à acheter des obligations de la Banque de Vienne...

NDLR : Le tableau de Rubens se trouve toujours aux Staatliche Museen à Berlin ; il est revenu en Belgique en 1984 pour l'exposition « Une Eglise au fil de l'histoire, Notre-Dame de la Chapelle à Bruxelles 1134-1984 » tenue du 15 mars au 4 juin pour le 850ème anniversaire de l'église de la Chapelle dans les locaux de la CGER rue des Boiteux. (voir l'article du professeur Van Nuffel, A la recherche d'un tableau perdu de P.P.Rubens, dans notre revue n°22 « Les Marolles » de décembre 1988 pp.13-16).

Monument Bruegel, place de la Chapelle, sculpteur Tom Frantzen (2015) © CHB

17 AGR. Notaire Pierre Coppens 8080, acte du 27 sept. 1765.

18 AGR. Notaire Pierre Coppens 8080, acte du 27 sept. 1765.

19 Thieme, V. & Becker, F. *Algemeine Lexicon der Bildenden Kunstler.* Leipzig,1938, t. XXXII, pp. 452-456.

20 Cette rue a disparu par incorporation à la rue des Chartreux.

21 Wauters, A. *La famille Bruegel*, in *Annales de la Société d' Archéologie de Bruxelles*, 1888.

22 ACR. Notaire Amand Van den Eynde, 8681, acte du 12 oct. 1765.

23 En 1783, lors de la suppression d'un grand nombre de couvents, sous Joseph II.

24 Descamps, J.B. *Voyage pittoresque de la Flandre et du Brabant*. Paris, 1769, pp. 47 & 58: « *C'est un bon tableau mais pas un des plus beaux de cet artiste, il est lourd de contenu et paraît fabriqué et peiné.. .»* L'auteur décrit aussi une toile illustrant le même thème sur l'autel du Saint-Sacrement, à Sainte-Gudule.

25 ACR. Notaire François De Koninck, 9292, acte du 31 déc. 1773.

26 Duplessy, J. & Landoy, E. *Guide indispensable du voyageur sur les cheminsde fer de la Belgique*. Brux., 1844-45, p. 51.

27 Henne, A & Wauters, A. *Histoire de la ville de Bruxelles* (éd. 1968), t. IV,p. 79.

28 Bochart, E. *Dictionnaire historique des rues ... de Bruxelles*, Brux., 1857,p. 152. Baedeker, K. *Belgique et Hollande - Manuel du voyageur,* Leipzig, 1894, p. 40.

Poursuite des fouilles archéologiques sur le site du Parking 58

Marc Meganck (historien) & **Sylvianne Modrie** (archéologue)
Direction du Patrimoine culturel (Bruxelles Urbanisme et Patrimoine)

Fig.1. Vue d'ensemble du chantier, avril 2019 (© urban.brussels).

Depuis quelques mois, un chantier d'envergure tient en haleine aussi bien les spécialistes de l'histoire de Bruxelles que ses habitants (Fig. 1). C'est en effet un pan essentiel des premiers temps de la ville médiévale et de sa rivière qui est mis au jour[1]. Un chantier qui suscite aussi de l'émoi tant ses enjeux et sa situation en plein centre de la capitale sont visibles et vecteurs de questions tous azimuts. Les données matérielles présentées ici doivent bien évidemment encore être confrontées aux sources écrites, aux données cartographiques et iconographiques, et plus globalement à l'histoire du paysage de la vallée de la Senne[2].

Débutées à la fin du mois de février 2019, les fouilles archéologiques menées par Bruxelles Urbanisme et Patrimoine sur le site de l'ancien Parking 58, sous la direction de Julie Timmermans (Musée Art & Histoire), révèlent peu à peu l'histoire la plus ancienne de Bruxelles. Car il est question de la rivière qui traversait autrefois la ville : la Senne, l'aménagement de ses berges, la vie et les activités qui y étaient associées. Le passage de la rivière a été observé partout sur ce vaste chantier de quelque 6000 m², entre les rues de l'Évêque, des Halles, de la Vierge Noire et du Marché aux Poulets (Fig. 2). Les stratigraphies

1 Pour rappel, les premiers suivis archéologiques de ce chantier avaient déjà permis de mettre au jour des vestiges des anciennes Halles centrales. MEGANCK, M., MODRIE, S., « Quand les Halles centrales refont surface. Recherches archéologiques sur le site du Parking 58 », *Revue du Cercle d'Histoire de Bruxelles et extensions,* n° 143, mars 2019, p. 14-16.

2 Les pages qui suivent reprennent, en les augmentant d'images des découvertes, les données issues d'une « brève » à paraître dans le prochain numéro de la revue *Bruxelles Patrimoines*.

Fig. 2. Le quartier en 1576. Détail du plan de Bruxelles dressé par G. Braun et F. Hogenberg (AVB, *Cartes et plans de Bruxelles et de la Région bruxelloise*, plan n° 3).

indiquent combien le lit de la Senne était mouvant, l'importance des alluvions, du sable et du limon variant au fil des époques, en fonction du débit des eaux.

Un mur de quai

Les observations sur le terrain montrent que la rivière a sans doute été canalisée à cet endroit au XIVe ou au XVe siècle. Les archéologues ont en effet pu documenter une imposante structure sur une longueur de près de 165 mètres. Il s'agit du mur de quai de la rive orientale, observé pratiquement sur toute l'étendue du chantier (Fig. 3). Large d'environ 1,20 m, il était érigé en pierre calcaire sur des fondations de pieux en bois (probablement de l'aulne et parfois du chêne) dont le nombre varie en fonction du terrain et des phases de construction.

Fig. 3. Un tronçon du mur de quai, avril 2019 (© urban.brussels).

Un débarcadère

Une autre structure, tout aussi exceptionnelle, doit sans doute être identifiée comme étant un quai de débarquement, une pente en pavés associée à des madriers en chêne qui descendait sous l'eau. De longues pièces de bois, dont un exemplaire de plus de 14 m, retenaient les pierres (Fig. 4) . Elles étaient maintenues entre elles et aux poteaux de fondations verticaux par tenons et mortaises (Fig. 5).

Fig. 4. Le débarcadère en pierre consolidé par des madriers, mars 2019 (© urban.brussels).

Fig. 5. Tenons et mortaises maintenaient solidaires les différents éléments en bois, mars 2019 (© urban.brussels).

Fig. 6. Nasse à poissons en osier (© urban.brussels).

Fig.7. Peigne en bois (© urban.brussels).

Fig. 8. Cuillère en bois (© urban.brussels).

Fig. 9. Dague à couillette (© urban.brussels).

Un mobilier des plus riches

La plupart des découvertes ont été réalisées à environ 7 m sous le niveau actuel de la voirie. De très nombreux objets ont déjà été mis au jour tant dans le lit de la rivière que sur la berge orientale. Les plus anciens remontent probablement aux VIIe et VIIIe siècles, notamment une fibule. Outre des objets directement liés à la rivière – nasses à poissons (Fig. 6), éléments de barque –, signalons des peignes en bois ou en os (Fig. 7), des cuillères en bois (Fig. 8), plusieurs dagues à couillette (Fig. 9), une meule en pierre (Fig. 10), une bague ou encore des pièces de monnaie (Fig. 11). La grande quantité d'objets retrouvés montre que de nombreux déchets aboutissaient dans la rivière : matériaux de construction, chaussures en cuir, os de boucherie, moules de mer, coquillages, huîtres, céramique (Fig. 12)…

Fig. 10. Meule en pierre (© urban.brussels).

Suites…

De nombreux échantillons ont déjà été prélevés pour des analyses paléo-environnementales. L'interprétation des vestiges et les datations pourront ainsi être affinées, tout comme l'image du paysage de Bruxelles au Moyen Âge.
Les dernières phases des fouilles archéologiques se concentreront sur un tronçon du lit de la rivière abandonné sans doute au XIVe ou au XVe siècle, ce qui permettra d'observer des vestiges des siècles les plus anciens, soit un champ d'investigation des plus intéressants pour approcher les origines de Bruxelles.

Fig. 11. Pièce de monnaie (© urban.brussels).

Fig. 12. Pot en grès de Siegburg (© urban.brussels).

Le pont de la Carpe

D'autres vestiges directement liés à la Senne ont récemment été mis au jour. Fin juin 2017, une partie de l'ancien pont de la Carpe est découvert lors de travaux réalisés par Vivaqua rue du Pont de la Carpe (Fig. 13). Il s'agissait d'un des trois principaux ponts qui menaient à l'île Saint-Géry. Élargi vers 1820, il est à cette époque appelé « pont de Hollande »[3]. Les éléments en pierre bleue qui ont pu être dégagés – une portion de l'intrados – appartiennent sans doute à la dernière phase de reconstruction du pont au début du XIXe siècle (Fig. 14, 15 et 16). Après le voûtement de la Senne (1867-1871), l'ouvrage est démoli tandis que la rue reçoit son nom actuel. L'artère, qui relie la place Saint-Géry à la rue Auguste Orts, conserve presque intact un alignement caractéristique de maisons du dernier quart du XIXe siècle[4] . Pour l'anecdote, le pont aurait été dénommé de la sorte « en souvenir d'une grosse carpe qui aurait été pêchée depuis son sommet »[5].

Fig. 13. Vestiges du pont de la Carpe, juin 2017 (© urban.brussels).

Fig. 14. Pierres bleues utilisées pour la reconstruction du pont de la Carpe au début du XIXe siècle, juin 2017 (© urban.brussels).

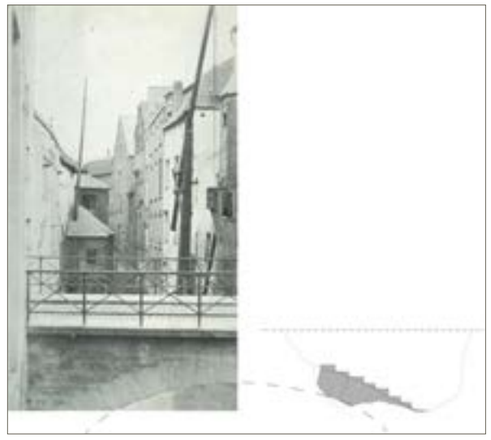


Fig.15. Vue du pont de la Carpe depuis la rue Van Artevelde (photo C. Neyt, vers 1865), avec une simulation de l'élévation de l'intrados (© urban.brussels).

Fig. 16. Localisation des vestiges du pont de la Carpe sur le cadastrale actuel, en blanc et le cadastre de 1821 de Bastendorff, en couleur (© urban.brussels).

3 HENNE, A., WAUTERS, A., *Histoire de la ville de Bruxelles*, nouvelle édition du texte original de 1845, III, Bruxelles, 1969, p. 229.
4 *Le patrimoine monumental de la Belgique*, 1C, *Bruxelles Pentagone*, Liège, 1994, p. 138.
5 D'OSTA, J., *Les rues disparues de Bruxelles*, Bruxelles, 1979, p. 35.

Chroniques d'un mijoleur du bas du haut de la ville. (11)

Chocheté mijoleuse.

Joske Maelbeek

De voir comme ça toutes ces nôbels confréries op de Gruute Met à Folklorissimo, ça m'a donné l'idée qu'on pourrait ossi avoir notre chocheté intronique…

On se réunirait dans la cave du Poech', passque les réunions chochetales, ça doit avoir un caractère souterrain un peu mystérieuss et pas se faire en plein soleil sur le Boulevard Anspach. Evidemment, il faudrait faire ça bien avec un hymne qu'on pourrait chanter (mais ça on a, avec notre « Chorale des petits chanteurs à la mijole de bois »). On doit ossi avoir un blason où sont représentées nos armes, nateurelaaik, avec la mijole, on n'est pas dans de l'offensif, mais on pourrait sûrement trouver quelque chose que le Loume pourrait dessiner. Le Loume, ça est notre Grand Maître à nous, alias Louis-Michel Carpentier, le dessinateur des avonteure de Poje, c'est lui qui a relancé ce sport de détente, et crois-moi qu'avec la mijole, on sé être détendu !! Et comme il dessine comme il respire et qu'il manque pas d'air, il nous ferait ça aux petits ajoens !

Mènant, il faudrait ossi une devise, mais avec tous les proverbes qu'on a trouvé dans l'ôtre boekske sur la mijole (La Mijole pour tous… et à la portée de toutes les bourses, je te rappelle le titer' merveilleux de ce livre que tu sé trouver partout où on le vend), ça ne devrait pas êter' gekomplikeid de trouver ça.

Il reste que parfois, dans les chochetés confréreuses, ils ont une mascotte, quelque chose d'emblématif et représentatoire de leurs activités. Souvent, c'est un petit animal et, comme je te connais, avec ton mauvais esprit, tu as sans doute direk pensé à une moule !! Mais si je peux dire quelque chose, trimballer à chaque fois dans nos tournois une moule dans un

bocal, ça fait un peu gekloecht. Surtout qu'en général, on choisit une bichke un peu attendrissante ou mignonne et la moule, je le dis sans méchanceté mo 't es toch woe, n'a pas l'habutude de miser sur son capital sympathie et elle a bien raison de ça !

Et en une fois, je me dis intra- muros (passque je me parle souvent, comme ça j'ai affaire à un pei ossi tordu que moi pour me comprendre) : « Mais une mascotte, on en a une, podferdekke, et depuis longtemps encore ! » Je vé te raconter ça.

Tu as une menute ? Mo allei, ne cours pas déjà sur la pââch' suivante, y a encore de la place dans ce châpiter'-ci !! Altaaid luupe, ga ! Zei de zoe gepresseid ? Profite un peu sur la vie astableeft ! Donc, on avait une mijoleuse qui venait parfois avec son chien. Un brââf que c'était, enfin, une brââf, car c'était une mamoizelle. Et un jour, elle a une striep, on sé pas pourquoi, au moment où un joueur lance un pion, elle fait un bond en croyant peut-êter' que c'était une koekske, et elle l'avale sans le knabbeler. D'ailleurs, c'est tant mieux, car ça lui aurait démoli toute sa brigade canine et mis ses molières en pièces…

Alors voilà, on est un peu gambeteid pour cette gentille bête et ossi pour contunuwer la partie, et sa maîtresse va chez le vétérinaire pour voir ce qu'on peut faire. Le pei, y dit comme ça : « Och Madameke, laissez faire Dame Naturelure, on va qua même pas ouvrir cette èrem bichke, ça ressortira bien par les voies navigâbels… Ja wadde, et depuis, les convoyeurs attendent !! Ça nous fait qua même drôl' passqu'on a plus souvent l'habutude d'attendre qu'un jeton entre plutôt qu'il sorte !!

Enfin voilà, inutile de te dire que depuis, on a appelé la petite sloekker « Mijole ».

Avoue que plus mascotte que ça (et plus mastok ossi !), tu sé pas trouver !!

Le Cercle d'Histoire de Bruxelles adresse ses plus sincères remerciements à Louis-Michel Carpentier pour l'illustration de cette chronique

Notre bulletin d'informations

Nouvelles du Cercle

In Memoriam

Nous avons la tristesse de vous annoncer la disparition dans sa 81e année de
Jo Hendboeg.
Membre effectif du Cercle pratiquement depuis le début de sa création, il en fut un des administrateurs de 1998 à 2014 et participa donc à l'évolution de notre association.
Il joua aussi un rôle important dans les activités de la Commune libre de la et des Marolles.
Nous présentons nos condoléances les plus sincères à ses proches et à tous ses amis.

Nous avons l'immense tristesse de vous informer du décès de notre regretté
François Stevens,
3ème bourgmestre-président de la "Commune libre de la et des Marolles" qui nous a quittés dans la nuit du 3 au 4 mai 2019, âgé d'une septantaine d'années. Il était un des membres fondateurs de cette asbl créée en 1964 qui s'était donné pour but de promouvoir et de susciter toutes collaborations en vue d'assurer le maintien et le développement d'activités sociales, culturelles, folkloriques, sportives, de délassement, etc dans le quartier de la et des Marolles. Entré en fonction en 1979, François dit "Swatje" avait orienté essentiellement son action vers le troisième âge de cette entité en organisant avec son équipe de bénévoles des fêtes récréatives afin de briser la solitude des "anciens". Notre Cercle d'Histoire de Bruxelles, ex Cercle d'Histoire et d'Archéologie des Marolles, entretenait des relations plus qu'amicales avec ce marollien d'origine qu'était François et lui avait d'ailleurs attribué le titre de membre perpétuel.
Au nom de notre conseil d'administration et en mon nom propre,
nous présentons à sa famille nos condoléances les plus sincères.

Jean Heyblom président

Un tardif mais tout grand merci !

Il y a quelques années Monsieur **Henri Vande Weyer**
nous a fait don d'une grosse partie de sa collection de livres sur Bruxelles.
Nous profitons de cet encart pour le remercier d'avoir enrichi notre bibliothèque.

Bientôt les vacances !

Comme chaque année, nos locaux seront fermés du 1er juillet au 15 août 2019.

**Toutefois vous pourrez toujours nous contacter via mail,
nous vous répondrons dans la mesure de nos possibilités.**

Nos activités

RAPPEL

Bruxelles au temps de Bruegel

Promenade guidée

Samedi 15 juin 2019 à 10h30

En cette année du 450ème anniversaire du décès de Pierre Bruegel l'ancien, **Emmanuel Dekoninck** guide-conférencier vous propose de vous emmener dans les pas de cet illustre artiste qui s'installe à Bruxelles en 1563 et y restera jusqu'à sa mort en 1569.

Lieu de rendez-vous : Maison Bruegel - Rue Haute 132 - 1000 Bruxelles

Participation aux frais : 10 €

Fêtes du Folklore

Stand

Week-end du 21 et 22 septembre 2019

L'équipe du Cercle vous y accuiellera et
vous fera tester vos connaissances sur Bruxelles.
Vous y trouverez aussi des livres neufs ou anciens sur Bruxelles et des revues du Cercle.

Visite guidée du coeur historique de Molenbeek, "le petit Manchester belge"

Visite guidée par Yolande d'Yve

Samedi 28 septembre 2019 à 10h 30

Molenbeek est sans conteste le premier faubourg industriel de Bruxelles au 19ème siècle, son essor débute véritablement avec le canal de Charleroi. Usines et fabriques ont déterminé l'univers urbain de ce territoire, jusqu'à aujourd'hui. Nous partirons à la découverte de ce passé industriel, de son histoire sociale intense et terminerons sur le site de l'ancienne Compagnie des Bronzes de Bruxelles, une fonderie d'art mondialement réputée.

Notre guide, madame Yolande d'Yve, nous emmènera sur les traces de passé au court d'une promenade d'une durée de +/- 2h qui se terminera sur le site de la Fonderie, rue Ransfort, 27 à 10 minutes du métro.

Lieu de rendez-vous : sortie métro Comte de Flandre, côté maison communale

Date et heure : samedi 28 septembre 2019 à 10h30

Participation aux frais : 10 €

Modalités : réserver et payer

1° Réserver via mail : info@cehibrux.be ou par téléphone 02/223-68-44 (le mardi de 9 h 00 à 15 h 30) ou 02/460-43-57 (autres jours)

2° Payer : verser la somme indiquée pour l'activité au compte du Cercle d'Histoire de Bruxelles : BE27 0011 6179 5773 BIC : GEBABEBB.
Lors du paiement, mentionner la date de l'activité et le nombre de personnes concernées.

Votre réservation ne sera prise en compte qu'après réception du paiement qui doit se faire au plus tôt.
En cas de désistement, veuillez nous prévenir suffisamment à l'avance.

Nous avons lu pour vous

Par Jean Heyblom

Si j'avais des ailes, Bruxelles au temps de Charlotte Brontë

Nathalie Stalmans

Le séjour en 1842-1844 de Charlotte et d'Emily Brontë qui avaient quitté l'Angleterre pour venir étudier le français au Pensionnat Héger dans l'idée d'ouvrir ensuite leur propre pensionnat de jeunes filles avait retenu l'attention de notre Cercle.
Une conférence par Helen MacEwan en janvier 2017, auteure du livre " Les sœurs Brontë à Bruxelles, CFC-Editions, Bruxelles, 2015 " et son article dans notre revue de juin 2018 intitulé "La vie culturelle bruxelloise dans Villette de Charlotte Brontë en sont la preuve.
C'est donc avec un plaisir évident que nous avons pris connaissance de l'ouvrage de Nathalie Stalmans, docteure en Histoire ('ULB) et enseignante qui a déjà écrit deux romans historiques se déroulant à Bruxelles : 1) Finis Terrae ,sous les pavés l'enfer, éditions Terre de brume (Dinan) en 2014 qui eut un grand succès médiatique (Prix des Lycéens 2017 et qui fut salué par les chroniqueurs de l'émission LIvrés à Domicile de la RTBF 2) Le vent du boulet, Genèse édition, 2018 qui rencontra également un accueil très favorable. Ce troisième ouvrage, comme nous l'indique l'auteure dans l'avant-propos, se base sur Jane Eyre, Villette, La maîtresse d'anglais, la correspondance conservée de Charlotte Brontë et celle d'Elisabeth Gaskell, (1810-1865), écrivaine britannique et biographe de Charlotte. C'est d'ailleurs par l'entrevue entre Elisabeth et Patrick Brontë que commence le livre.
Nous sommes en 1856 et le père de Charlotte demande à l'écrivaine britannique d'écrire une biographie hommage de sa fille, décédée un an auparavant ; Elisabeth acceptera : « ce sera elle, l'auteure de la biographie qui touchera la totalité des droits. L'écriture lui coûtera du temps et de l'argent. Elle évoque les voyages qu'elle devra effectuer. En particulier à Bruxelles. Elle veut visiter le pensionnat Héger ».
Nathalie Stalmans va donc dérouler son histoire à partir de la lettre qu'Elisabeth adresse à Bruxelles pour être reçue par le couple Constantin et Zoé Héger. Ce courrier va plonger le pensionnat dans un émoi profond. L'auteure nous fait alors prendre successivement connaissance des réactions de différents protagonistes devant cette annonce : la servante Eugénie la Boiteuse dite Manke Née en bruxellois, la directrice Madame Zoé Heger, le trouble Monsieur Constantin Héger, la cuisinière Scheile Leentje, Mademoiselle Zelie, une enfant adoptée par le couple Héger, élève du pensionnat pendant le séjour de Charlotte et devenue professeure par la suite dans l'institution, nous livreront un à une des potins et leurs différents points de vue (ressentiment, haine, jalousie) sur la personnalité, pas toujours appréciée par l'un ou par l'autre, de Charlotte pendant son séjour au pensionnat. Vers la fin de l'ouvrage, l'auteure nous narre la rencontre d'Elisabeth Gaskell et de Constantin Héger dans le salon du pensionnat Héger. La correspondance entre Charlotte et Constantin Héger y est largement abordée.
A diverses reprises , le roman nous plonge dans le Bruxelles des années 1840 -1850 : que ce soit par l'évocation du carnaval, d'expositions, de diverses fêtes (par exemple fête des Arbalétriers au Sablon, visite royale de la reine Victoria,) ou par la description précise des locaux du pensionnat ou encore du quartier Isabelle : nous avons particulièrement apprécié la manière dont Nathalie Stalmans nous restitue ce passé et avons ressenti la qualité et la profondeur de la recherche documentaire qu'elle a effectuée à cet effet.
Nous conseillons vivement la lecture de ce roman très agréable par son fond qui nous apprend à mieux connaître Charlotte Brontë et le Bruxelles de son époque, mais aussi par sa forme à l'écriture fluide, précise et plaisante. Il vous procurera beaucoup de plaisir. En somme, un ouvrage qui en rejoignant votre bibliothèque vous donnera sans doute envie de lire ses autres romans.

Si j'avais des ailes, Bruxelles au temps de Charlotte Brontë par Nathalie Stalmans, Genèse édition, ISBN 979-1094689233, 168 pages,
Prix : 19,50 €

CERCLE D'HISTOIRE DE BRUXELLES

Association sans but lucratif - n° 1323/84
Numéro d'entreprise : 425408445

Siège social : Chaussée de Wavre 517-519 1040 Bruxelles
Tél. : 02 223 68 44 (le mardi de 9h à 15h30)
Adresse mail : info@cehibrux.be ou cehibrux@gmail.com
Site internet : www. cehibrux.be
Banque IBAN : BE27 0011 6179 5773 / BIC: GEBABEBB

Abonnement annuel à la revue du Cercle : 20,00 €
Prix ancien numéro numérisé : 5,00 €.
Revue trimestrielle n° I.S.S.N. 0772-215 X.
Imprimeur : Sprl Maxi-Print, rue Léon Théodor 146 , 1090 Bruxelles

Responsable mise en page revue et site web : Myriam Callaert
Relecture textes et traitement iconographie : Jean Heyblom
Responsable bibliothèque : Marcel Sterckx aidé de Monique Cauvin
Responsable archives : Henri Schaffeneers aidé d' Annie Terlinck

CONSEIL D'ADMINISTRATION CHB

Président : Jean Heyblom
Secrétaire : Myriam Callaert
Trésorier : Henri Schaffeneers
Administrateurs : Monique Cauvin, Jean-Jacques De Gheyndt, Régis Maloteau, Marcel Sterckx
Membre fondateur d'honneur : François Samin

Cette revue est éditée avec l'appui de la Ville de Bruxelles (Echevinat de la Culture , Echevinat du Patrimoine Public), de la Région de Bruxelles-Capitale et de la Fédération Wallonie - Bruxelles.